

À Gisèle et à Muriel

Dans l'odeur des livres et le parfum du papier d'Arménie

Entretiens avec Jean-Pierre Canon
libraire de *La Borgne Agasse*

par Serge Meurant et Frédérique Bianchi

Photos de couverture et intérieur librairie
Daniel Locus

Collection Pousse-Café

Avant-propos

*« Face à face, sans parler,
Nulle parole, un sentiment immense,
Le sac de livres est ouvert sur le lit,
La pluie tape sur le prunier en face du store. »*

Ce poème de Ryokan exprime parfaitement les moments vécus avec Jean-Pierre pendant les mois qu'il passa à l'hôpital et où nous lui rendîmes visite avec l'espoir qu'il puisse retrouver ses amis, ses livres et sa librairie.

Il nous fit don à travers nos conversations d'un héritage infiniment précieux, d'une parole vive, celle d'un résistant. Il nous raconta, au fil des jours, l'histoire de ses librairies, sa passion pour les livres, ses rencontres, ses amitiés.

Et je relis avec plaisir et gratitude ces pages qui en rendent compte et que nous offrons en partage au lecteur.

Serge Meurant

Serge Meurant : D'où vient le nom de ta librairie La Borgne Agasse ?

Jean-Pierre Canon : C'était le nom d'une auberge à Beaumont, dont je suis originaire. L'agasse est une pie. Il existe en Wallonie des rues qui portent ce nom. Il y a aussi une expression française qui dit « parler comme une pie borgne ».

S M : Peux-tu nous parler des débuts de ta librairie ?

J-P C : C'est en 1970 que j'ouvris ma première librairie. Elle était située rue Saint-Jean, dans le centre de Bruxelles. Ma femme travaillait alors dans un restaurant. Son salaire nous a permis de démarrer, avec très peu de moyens, très peu de livres. C'est aussi grâce à l'amitié d'Henri Mercier de La Proue que cela fut possible. Il me prêta un stock de livres — essentiellement des livres d'histoire — en me disant que je le rembourserais quand je pourrais.

S M : Comment décrirais-tu la personnalité d'Henri Mercier ?

J-P C : Mercier pouvait paraître d'un abord abrupt, c'était en partie par timidité. Il était, on l'a vu dans mon cas, extrêmement généreux et fidèle. C'était le libraire des surréalistes belges. Il défendait aussi la poésie. On trouvait beaucoup

de revues dans sa librairie. Il publiait un catalogue dactylographié très touffu avec beaucoup de citations d'écrivains.

S M : Comment as-tu constitué le fonds extrêmement riche de ta librairie ?

J-P C : Je me suis formé sur le tas, car aucune école ne prépare à la formation de bouquiniste. Au début, lorsque j'étais embarrassé pour fixer un prix, je demandais conseil à Mercier.

S M : Quelle était alors ta clientèle ?

J-P C : Elle était très variée, constituée d'universitaires, de chercheurs et de jeunes. Il y avait aussi une clientèle politique. J'étais dépositaire de la plupart des journaux de gauche et d'ultra-gauche.

S M : C'est en 1976 que je passai pour la première fois le seuil de ta librairie. Je travaillais alors au ministère de la Culture, galerie Ravenstein. Je devins un habitué. Je conserve le souvenir de certaines expositions.

J-P C : En effet, il y en eut plusieurs. La première était consacrée à Henry Poulaille et à la littérature prolétarienne, la seconde à Constant Malva et aux écrivains de la mine. Et enfin, la dernière, à Francis André et à la littérature paysanne.

S M : C'est à cette époque également que se manifeste ton intérêt pour les Roms.

J-P C : C'est exact. Henri Mercier m'avait fait rencontrer Raymond Ceuppens, qui était introduit dans le milieu des Roms. Lors de la bataille des Marolles aux côtés de l'abbé Van der Biest, il était en contact avec beaucoup de manouches, des ferrailleurs, et il était invité chez eux.

Très vite, il est devenu mon meilleur ami. Nous sommes allés ensemble au pèlerinage de Banneux. Nous avons créé un petit comité de défense des Roms pour qu'ils puissent obtenir des terrains de stationnement. La situation, depuis lors, n'a guère changé.

Raymond et moi nous sommes vus de plus en plus souvent. Il est venu travailler dans ma librairie, chez Mercier aussi. Et puis on a fait un tour de Belgique sur les canaux avec un petit bateau en bois. C'est une aventure qu'il a racontée dans une série d'articles¹ parus dans La Libre Belgique.





Raymond habitait avenue de la Chasse, à Etterbeek. Le soir, j'allais souvent lui rendre visite, avec une bouteille de rouge. Il y a dans ma librairie beaucoup de choses qu'il a réalisées : deux marionnettes, l'enseigne de la pie, les panneaux de la porte d'entrée. Ceux-ci représentent une sirène et un matelot. La sirène est inspirée par celle qu'on appelait la Reine Christine et qui servait au bar d'en face.

Ceuppens n'avait pas de profession. Et il refusait absolument d'être chômeur. À un certain moment, il vécut dans des conditions matériellement difficiles. Il fut l'un des fondateurs, avec l'abbé Van der Biest, d'un journal de défense du quartier des Marolles, *Le Marollien rénové*², à l'occasion de ce qu'on a appelé la bataille des Marolles. Ensemble, ils ont gagné cette bataille. On n'a pas démoli ce quartier. Raymond était alors le rédacteur en chef de ce petit journal.

S M : C'était aussi un excellent photographe.

J-P C : En effet, il a été photographe de plateau pour des cinéastes, au Grand-Hornu notamment³. Il a exposé ses photos personnelles à la librairie Quai de Paris, de Bruxelles. Il avait travaillé, entre autres, pour *Paris Match*, et réalisé des reportages sur les grandes villes d'Europe, qui ont paru dans *Le Patriote illustré*. Il a également

écrit sur la photographie dans *Les Cahiers marxistes*.

S M : Je me souviens aussi de l'écrivain espagnol Enrique Rey Pintos, que je rencontraï dans ta librairie.

J-P C : C'était un petit monsieur charmant qui avait créé en Belgique un cercle d'amitiés belgo-espagnoles, Ibéria. Les activités de l'association étaient fraternelles. Il s'agissait de partager nos cultures respectives. Il s'était notamment attelé à noter tous les rapports existant entre l'Espagne et la Belgique. Il possédait une importante documentation.

J'éditai une plaquette dont il était l'auteur où il parcourait notre histoire commune depuis l'occupation espagnole. Un des chapitres de ce livre s'intitulait : « Y a-t-il en Belgique des souvenirs autres que désagréables ? ». C'est ma seule expérience d'éditeur. Je possède encore le stock de cette édition⁴. J'en place toujours un exemplaire en vitrine.

S M : D'autres auteurs sont-ils venus signer leurs livres dans ta librairie ?

J-P C : André Dhôtel est venu signer en 1982, dans ma librairie située alors rue de l'Athénée à Ixelles. J'en conserve un vif souvenir. Il était accompagné de ses deux filles qui sympathisèrent

avec la mienne. Ils avaient passé la nuit à l'hôtel de l'Yser dans le quartier Matongé. Nous avons été manger dans un restaurant grec de la Gare du Midi. Il avait enseigné en Grèce et quelques-uns de ses livres se situent dans ce pays.



André Dhôtel était originaire d'Attigny, du côté de Charleville. Son livre le plus connu, *Le pays où l'on n'arrive jamais*, se passe en partie en Belgique.

S M : Tu as accueilli beaucoup d'autres signatures. Je pense à celles de Raymond Ceuppens, de Jean-Claude Pirotte, de Jacques Calonne, de Christine Van Acker.

J-P C : C'est gai parce qu'on voit de nouveaux visages, on boit un verre, c'est décontracté. Je ne

faisais rien comme publicité – j’ai eu une publicité dans *Le Marollien rénové*. Il y eut d’abord Sirku Larrivoire avec son autobiographie *Ne m’oublie pas*⁵ où elle raconte sa jeunesse en Finlande dans des conditions de grande misère, puis Raymond Ceuppens, André Dhôtel, Georges Navel, avec son premier livre *Travaux*.

C’était en 1982. Navel était un ouvrier d’usine, près de Paris, mais il se faisait embaucher l’été à la campagne comme saisonnier. Il écrivait pour lui-même. C’est Paul Géraldy, l’auteur de *Toi et moi*, chez qui il travaillait comme jardinier sur la Côte d’Azur, qui le fit publier.

Il y eut aussi Claude Haumont, proche du Daily-Bul. Claude est venu signer quatre livres chez moi. Il est décédé maintenant. Il avait un accent borain remarquable. Il a signé chez moi *Trom*⁶ qui est l’anagramme de mort. C’est l’histoire d’un enfant qui à la fois s’émerveille en même temps qu’il est effrayé. C’est un très beau livre. Il faut le lire. C’est celui de Claude Haumont que je préfère.

Il y eut en 1985 une exposition de Francis André avec des photographies de Daniel Michiels.

S M : Parmi les amis que je rencontre aujourd’hui encore à la librairie, il y a Danièle Madrid.

J-P C : Oui. Elle fut d’abord l’égérie du mouvement provo. On se connaissait déjà vers 1975. À cette époque-là, elle était la compagne d’Herman

Claeys, un poète anversois qui avait une librairie, rue des Éperonniers⁷. Il faisait partie du mouvement provo. Bien souvent, il se faisait saisir une publication ou l'autre. Il diffusait *Gandalf*, une revue hollandaise considérée en Belgique comme pornographique. À vrai dire, elle ne l'était pas. À côté de cela, il organisait des happenings. Danièle a ouvert ensuite, dans la même rue, une petite librairie qui n'a pas fait long feu. Après cette période, elle a travaillé à Caritas où elle s'est occupée des sans-papiers et des Roms.

J'ai connu aussi Jacques Calonne quand je tenais ma première librairie. On faisait des virées la nuit, mais moi je devais travailler le jour. C'est par Jacques Calonne que j'ai connu Christian Dotremont. C'était vers la fin de sa vie. Il allait, chaque année, en Finlande, en Laponie, écrire des *Logoneiges*. Il m'avait demandé de l'accompagner, car il ne pouvait pas voyager seul. Mais c'était trop compliqué pour moi. Jean-Claude Pirotte est également venu signer souvent. Et toi aussi.

S M : Oui. Tu as eu une relation très forte avec Pirotte.

J-P C : C'est vrai. Nous avons entretenu une correspondance qui a duré plusieurs années, de 1986 à 2014, année de sa mort.

S M : Parmi les écrivains que tu as invités pour des signatures, plusieurs d'entre eux sont devenus des amis.

J-P C : Christine Van Acker par exemple, c'est la dernière, je crois, qui est venue signer. Elle m'envoie des petits mots très sympathiques. Et Piroette, nous en avons parlé, était un grand ami. André Dhôtel, aussi. Par contre, il y en a qui apparaissent dans ma librairie, et puis qui disparaissent, avec qui je n'ai plus de contact. Cela est arrivé aussi.

S M : Dans quelles circonstances as-tu ouvert une nouvelle librairie, rue de l'Athénée ?

J-P C : Je fus bien ennuyé quand je dus quitter la rue Saint-Jean, en dessous de la Gare Centrale. J'ai cherché à droite et à gauche. On venait de rénover la galerie Bortier qui était la galerie des bouquinistes, mais c'était trop cher et il n'y avait pas de logement. C'est un collègue, Antoine Jacobs, qui m'a conseillé de m'établir rue de l'Athénée. Ce fut une erreur car c'est une rue où personne ne passe. J'aurais dû en partir beaucoup plus tôt, j'y suis resté dix ans.

Au début, je logeais au-dessus de la librairie, mais la maison a été vendue. Des trois librairies que j'ai tenues avant celle-ci, toutes ont été vendues.

S M : Tu habitais, je m'en souviens, le rez-de-chaussée de la maison voisine qui donnait sur un petit jardin de curé.

J-P C : C'était auparavant la maison du vicaire. Dans le jardin, il y avait un banc bien particulier, avec des cygnes qui étaient repeints en blanc, chaque année. Il y avait aussi un buste en marbre de Charlotte l'impératrice du Mexique, princesse maudite, fille de Léopold II.

S M : Tu n'en avais pas fini de déménager. Une photo nous montre devant la porte de ta librairie actuelle avec une charrette à bras.



J-P C : Et une peinture.